

Jack London et George Orwell chez les sans-abri

Julien Damon

A PARTIR de leur propre expérience, Jack London et George Orwell ont tous les deux produit des textes sur la condition des sans-abri (1). A un quart de siècle de distance, ils se sont retrouvés « dans la rue », sans être pour autant « de la rue ». Ce ne sont pas des sociologues « professionnels », mais plutôt des « ethnologues indigènes » (2). Au début du xx^e siècle, Jack London partage pendant deux mois la vie des sans-abri dans les bas-fonds de Londres. Au terme de son expérience, il publie *Le Peuple de l'abîme*, livre qu'il a voulu « celui d'un correspondant écrivant depuis le terrain d'une guerre industrielle un simple récit des faits tels qu'ils sont ». George Orwell, après être passé par les collèges anglais et la Police impériale des Indes, se retrouve au début des années 30 à Paris, où il mène une existence précaire, avant de devenir plongeur dans un restaurant, puis de rentrer à Londres et d'y côtoyer la misère des sans-abri. Renommé pour 1984, où il exprime les graves inquiétudes des hommes libres face au totalitarisme, il a donné avec *Dans la dèche à Paris et à Londres* le récit de ses années de « débîne ».

1. Jack London, *Les Vagabonds du rail*, UGE, coll. « 10-18 », 1973 (1907) ; *Le Peuple de l'abîme*, UGE, coll. « 10-18 », 1975(1903) ; George Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres*, Ivrea-Champ Libre, 1993(1933). La première traduction française de *Down and out in Paris and London* a été publiée en 1935 sous le titre *La Vache enragée* par Gallimard.

2. Pour des développements théoriques sur l'observation participante auprès des sans-abri, on peut lire *L'Empirisme irréductible* d'Olivier Schwartz. Ce texte constitue la postface de la traduction française de l'ouvrage de Nels Anderson sur les hobos : *Le hobo. Sociologie du sans-abri*, Nathan, 1993 (1921).

Avec les vagabonds américains et les sans-abri anglais

En 1894, Jack London avait déjà fait une première expérience de la misère en partageant la vie des hobos, ces itinérants américains. Il juge sans hésitation leur sort préférable à celui des individus qu'il découvre quinze ans plus tard à Londres. « Aux Etats-Unis, le clochard est presque toujours un ouvrier découragé. Il considère le vagabondage comme un mode de vie plus plaisant que l'usine. C'est exactement le contraire en Angleterre. Ici, les pouvoirs publics font l'impossible pour décourager le vagabond qui devient, c'est vrai, un clochard au bout du désespoir. » Et London ajoute par la suite : « En tant que vagabond sur les chemins de fer californiens, on m'a donné de la meilleure nourriture et de la meilleure boisson que l'ouvrier londonien [...] ; comme ouvrier aux Etats-Unis, j'ai mangé des repas de douze pence comme l'ouvrier londonien n'en imagine même pas. »

London remarque que les individus qu'il a rencontrés à Londres disent qu'ils sont « sur le pavé », alors que les hobos américains se disent « sur la route ». Cette différence sémantique est fondamentale. Elle signifie que des formes très différentes d'errance et de pauvreté sont parfois réunies sous un vocabulaire unique, qui masque une importante hétérogénéité. Les premiers « portent la bannière », image pour signifier le vagabondage dans les rues de Londres, les autres « brûlent le dur », expression propre aux hobos qui voyagent par le train à travers les Etats-Unis sans payer. Dans *Les Vagabonds du rail*, London célèbre donc l'ingéniosité, le courage et la liberté liés au vagabondage en Amérique ; dans *Le Peuple de l'abîme*, il se scandalise de la misère des sans-abri londoniens.

Les événements relatés dans *Le Peuple de l'abîme* sont personnellement arrivés à Jack London durant l'été 1902. Descendu dans les bas-fonds londoniens « avec le même état d'esprit que l'explorateur », l'auteur de *Croc-Blanc* s'est livré à une très intéressante expérience d'observation participante. Etonnés par son projet, les forces de police comme les amis de l'auteur lui déconseillèrent fortement d'aller au-devant de lieux et de publics inconnus. Jack London désirait cependant très fortement « partager leur existence » et pour cela vivre, manger et dormir avec les gens de l'East End, quartier le plus défavorisé du Londres de l'époque.

Selon London, l'habit fait le pauvre. Pour son enquête, l'auteur quitte ses vêtements élégants pour quelques vieilles nippes, non sans avoir cousu à l'intérieur de son nouveau gilet un souverain en or qui pourrait être d'un grand secours en cas de besoin. Son changement d'habit entraîne un changement complet de sa condition sociale. « Toute trace de servilité avait disparu dans l'attitude des gens du peuple avec lesquels j'entrais en contact. En un clin d'œil, pour ainsi dire, j'étais devenu l'un d'entre eux », note,

très étonné, London. La flagornerie servile qui caractérisait auparavant ses relations avec les habitants des quartiers défavorisés se transforme en une sorte de camaraderie respectueuse.

Jack London a donc vécu auprès de ces populations durant près de deux mois. Mais, à la différence des journalistes français qui ont voulu approcher la vie des SDF des années 80 et 90, il n'a pas passé deux mois à vivre « comme eux » (3). Il voulait vivre, dormir et manger avec eux, mais il voyait la nécessité d'avoir en même temps un port d'attache un rien éloigné de son terrain d'enquête, pour s'y réfugier de temps à autre, pour s'y changer, pour s'y laver, mais également pour y recevoir son courrier et rédiger ses notes.

Au milieu des années 1880, London rencontrait déjà des gens sans abri. Mais les raisons de sa présence n'étaient en rien comparables. L'objectif « sociologique » du *Peuple de l'abîme* n'a rien à voir avec la description presque romanesque des *Vagabonds du rail*. London le précise lui-même. « De temps à autre, dans les journaux, magazines et annuaires biographiques, je lis des articles où l'on m'apprend, en termes choisis, que si je me suis mêlé aux vagabonds, c'est afin d'étudier la sociologie. Excellente attention de la part des biographes, mais la vérité est tout autre : c'est que la vie qui débordait en moi, l'amour de l'aventure qui coulait dans mes veines, ne me laissaient aucun répit. La sociologie ne fut pour moi qu'un accident : elle vint ensuite, tout comme on se mouille la peau en faisant un plongeon dans l'eau. Je « brûlais le dur » parce que je ne pouvais pas faire autrement, parce que je ne possédais pas, dans mon gousset, le prix d'un billet de chemin de fer, parce qu'il me répugnait de moisir sur place, parce que, ma foi, tout simplement... parce que cela me semblait plus facile que de m'abstenir. »

Entre l'essai, le roman et le rapport

Le texte du *Peuple de l'abîme*, parfois romancé, s'émaille de rapports de tribunal de police ou de références à des études statistiques ou sociologiques. Et ce, toujours pour appuyer les dénonciations offusquées de l'auteur. La propriété y est dénoncée, car « contre la personne humaine ». London écrit que « dans une civilisation aussi matérialiste, fondée non pas sur l'individu mais sur

3. Cf., à ce sujet, Jean-Luc Porquet, *La Débîne*, Flammarion, 1988 ; Hubert Prolongeau, *Sans domicile fixe*, Hachette, 1993. En 1993 encore, et avec le même objectif de témoignage, Patrick Gaboriau, anthropologue en rupture d'université, devait passer un an auprès de clochards du XVI^e arrondissement de Paris et restituer ses expériences et analyses dans *Clochard*, Julliard, 1993. Plus récemment, c'est une peintre, Eslië, qui a rendu compte de son expérience auprès des populations sans-abri dans *Viens chez moi, j'habite dehors. Un carnet de voyage chez les sans-abri*, Albin Michel, 1994.

la propriété, il est inévitable que cette dernière soit mieux défendue que la personne humaine, et que les crimes contre la propriété soient stigmatisés de façon plus exemplaire que ceux commis contre l'homme ». Il poursuit son raisonnement en remarquant que, « si un mari bat sa femme, s'il lui arrive de lui casser quelques côtes, tout cela n'est que très banal comparé au fait de dormir à la belle étoile parce qu'on n'a pas assez d'argent pour rentrer à l'asile. Le gosse qui vole quelques poires à une très florissante compagnie de chemins de fer constitue une bien plus grande menace contre la société que la jeune brute qui, sans aucune raison, se livre à des voies de fait contre un vieillard de plus de soixante-dix ans ».

L'auteur ajoute à ses analyses et au récit de ses pérégrinations une galerie de portraits des habitants de l'East End. Comme celui de « ce jeune alcoolique de vingt-deux printemps, ce jeune dieu condamné à la déchéance et à la ruine dans quatre ou cinq années », de ce vieillard décoré de la Victoria Cross qui fait la queue devant un asile de nuit, de ces deux ouvriers sans-abri et au chômage qui se nourrissent de pelures d'orange et de queues de grappe de raisin, ou encore de cet ancien docker moribond qui vit dans un taudis innommable.

London remarque le relatif bonheur qui peut régner dans certaines familles, mais « ce bonheur est très triste, c'est une joie animale, le contentement de l'estomac bien rempli ». Et l'auteur de continuer, tombant certainement dans le sociocentrisme : « Le caractère dominant de leur existence, c'est le matérialisme — ils sont stupides, lourds et dépourvus de toute imagination ». La consommation de bière et de café bon marché, le contentement de mauvais tabac, et toutes les joies simples, ne trouvent pas grâce aux yeux d'un London qui découvre une classe qu'il appellera « dominée ».

« Que mon corps me pardonne pour tout ce que je lui ai fait subir, et que mon estomac m'excuse pour toutes les vilaines choses que je lui ai fait ingurgiter », exhorte Jack London avant de débiter le récit d'une nuit passée dans un asile londonien. L'auteur fait une description des asiles de nuit qui annonce celle de certains centres d'hébergement parisiens des années 90. Un asile, « c'est un établissement où l'individu, sans foyer, sans lit et sans argent, peut éventuellement, s'il en a la chance, faire reposer ses vieux os fatigués, et puis, le lendemain, travailler comme terrassier pour payer ce repos ». Une des différences majeures entre les asiles du Londres début de siècle et les hébergements d'urgence du Paris contemporain repose cependant sur la nécessité de payer sa place en travaillant. Et pour London, « l'homme qui sonne à la porte d'un hospice pour y passer la nuit s'appête à être exploité ». Les autorités échangent une nuit sous un toit contre un travail mal rémunéré. Après la fatigue des nuits dangereuses passées dans la rue, les sans-abri,

physiquement épuisés, sont obligés d'aller dans les asiles pour se reposer. Mais « ce séjour à l'asile n'a rien d'une cure de repos : ils filent quatre livres d'étope, ou bien cassent six cents kilos de pierre, ou sont obligés de faire les tâches les plus dégradantes qui soient, et reçoivent en contrepartie une nourriture minable et un abri très précaire ». Et London poursuit en s'indignant : « C'est une exploitation inqualifiable, faite sur le dos d'innocents. De la part des autorités, c'est un vol manifeste : elles donnent à ces pauvres bougres un salaire bien inférieur à celui que leur donneraient les employeurs capitalistes ».

Un gigantesque taudis

Le quartier de l'East End présente le visage d'une misère qui paraît sans fin. Les rues sont remplies « d'une race de gens complètement nouvelle et différente, de petite taille, d'aspect miteux, la plupart ivres de bière ». Statistiques à l'appui, London peint un sombre tableau. « La population de Londres représente le septième de la population totale du Royaume-Uni. A Londres même, un adulte sur quatre meurt dans les locaux de la charité publique, soit à l'hospice, soit à l'hôpital, soit à l'asile des pauvres. Si l'on considère que les gens nantis ne terminent pas ainsi leur existence, on est forcé d'admettre que c'est le sort d'au moins un travailleur sur quatre de finir dans les bâtiments de l'assistance publique. » Les chiffres qu'il cite lui font peur. 1 800 000 Londoniens vivent « soit pauvrement, soit misérablement ». Dans toute l'Angleterre, 18 % de la population dépendent des œuvres charitables. A Londres, le taux monte à 21 %. Il existe cependant, rappelle London, une différence fondamentale entre vivre de charité et être totalement dénué de ressources.

Les constats empiriques de London rejoignent les analyses les plus complètes. Il cite les travaux de Rowntree sur les grandes villes de province, et de Charles Booth sur Londres (4). Charles Booth, armateur à Liverpool, évalue en 1886 à 18 shillings par semaine le minimum au-dessous duquel une famille ne peut vivre décemment. Il écrit alors qu'un tiers environ des familles londoniennes ne disposent pas d'un tel revenu. En 1901, le chocolatier Rowntree, dans une enquête comparable sur la ville de York, aboutira au chiffre de 28 %.

4. Charles Booth, *Life and Labour of the People in London*, London, 1891-1903 ; B.S. Rowntree, *Poverty : a Study of Town Life*, London Macmillan, 1901.

Jack London cite le chiffre de 35 000 sans-abri vivant dans Londres en 1902. A travers tout le triste tableau de leur situation, l'auteur ne décèle cyniquement qu'une toute petite consolation : la mort. « Ces hommes des asiles, des soupes populaires et de la rue ne servent strictement à rien. Ils ne sont d'aucune utilité, ni pour les autres, ni pour eux-mêmes. Ils encombrant le monde de leur présence, et seraient bien mieux s'ils n'existaient plus. Détruits par les privations, mal nourris, ils sont toujours les premiers à être anéantis par la maladie, et sont aussi les plus rapides à en mourir. » L'East End n'est, pour London, qu'un gigantesque taudis, insalubre, triste et relégué. L'auteur, pour caractériser ces quartiers, emploie une terminologie étrangement contemporaine et parle de « ghetto ».

Critique vis-à-vis de la charité, London s'en prend aux responsables de l'Armée du Salut qui échangent leur don contre la présence obligatoire à un office. Si, pour tous les sans-abri, un bon repas chaud vaut bien une messe, London ne supporte pas cet échange, qui d'ailleurs ne semble pas avoir grand sens. En effet, « affaiblis et démantibulés par la rudesse des nuits sans sommeil, et par ces longues heures d'attente debout, littéralement morts de faim, ils n'étaient absolument pas intéressés par leur salut dans un monde meilleur, mais attendaient la boustifaille impatientement dans celui-ci ». Lors de son expérience d'un asile de nuit, l'obligation d'assister à l'office lui est insupportable, et, après négociation, Jack London réussit à sortir après le déjeuner en échappant à l'office. En fait, selon lui, toutes les œuvres charitables ne sont qu'un grand échec. Il leur accorde bien la sincérité, le dynamisme et la générosité, mais leur reproche d'être organisées à partir d'idées fausses. Prêcher la tempérance devant l'alcool, c'est, selon London, s'attaquer aux effets et non à la cause. Ainsi, « les avocats de la tempérance peuvent prêcher en toute bonne foi sur les méfaits de l'alcoolisme, tant qu'ils n'auront pas fait disparaître les autres méfaits, ceux qui amènent les hommes à boire, on n'aura pas progressé et la boisson et son cortège de misères subsisteront ». Frappé par l'alcoolisme qui règne dans l'East End, London insiste d'ailleurs en écrivant que « la classe ouvrière anglaise est littéralement noyée dans les demis de bière. Celle-ci la rend stupide, l'abrutit, et diminue considérablement son efficacité. [...] Les gosses sont conçus dans l'ivresse, et sont saturés de boisson avant même qu'ils ne poussent leur premier vagissement. Ils naissent dans les vapeurs d'alcool, et grandissent au milieu d'elles ».

L'abîme et l'abattoir

Profondément touché par ce qu'il a pu découvrir, Jack London donnera une dimension très politique à son ouvrage. Il écrit même dans la préface que « la plupart des groupements politiques

qui gèrent si mal les destinées de ce pays sont [...] destinés à la décharge publique » et, à la fin de son récit, il conclut que « la société doit être remaniée complètement, et avoir à sa tête une gestion responsable ».

Déjà romancier et ethnologue, London se fait économiste. Il répète plusieurs fois que la première cause de la misère est le chômage. « L'exploitation de la main-d'œuvre, les salaires de misère, les hordes de chômeurs, la foule des sans-abri et des sans-maison, c'est ce qui arrive lorsqu'il y a plus d'hommes pour faire le travail qu'il n'y a de travail à faire. » Et le chômage, poursuit London dans sa démonstration d'économie, est inéluctablement lié, quoique puissent tenter les syndicats, à une baisse générale des salaires. Le retour et la démobilisation des soldats d'Afrique du Sud illustrent le propos de London. Les anciens de la guerre des Boers sont venus grossir par milliers les rangs de la grande armée des chômeurs, et les salaires ont été automatiquement baissés dans tout le pays. « Dès que la demande dépasse l'offre, la sélection se met à jouer. Dans chaque branche de l'industrie, on refuse les moins compétents — et, comme on les rejette, ils ne sont plus à même de remonter à la surface, et descendent pour atteindre le niveau à quoi ils sont bons [...]. Conséquence inévitable : les moins aptes se laissent entraîner jusqu'au fond de l'abîme, cette sorte d'abattoir où ils finissent misérablement. » London fait ici la description de ce que nous entendons aujourd'hui sous le nom de processus d'exclusion. Et il ajoute, dans des termes très contemporains, que c'est ainsi « que se construisent l'Abîme et l'abattoir. Les incapables s'éliminent automatiquement d'eux-mêmes dans ce monde industriel, et sont impitoyablement rejetés hors du circuit ».

Le Peuple de l'abîme est plus une sociographie de la pauvreté à Londres qu'une immersion dans le monde des sans-abri. Malgré nombre de tableaux et de chiffres, le texte n'a pas de vocation scientifique. Il reste un portrait militant, terrible portrait, d'une ville en mutation à partir de ses populations les plus démunies. Ces pages d'histoire, rédigées dans une langue qui ne vaut certainement pas celle de *L'Appel de la forêt* ou de *Radieuse aurore*, gardent une valeur fondamentale de témoignage. Les simples concordances terminologiques entre les situations des sans-abri à Londres au début du siècle et à Paris en fin de siècle sont troublantes.

« *Dans la dèche à Paris et à Londres* »

Orwell, avec *Dans la dèche à Paris et à Londres*, fait lui aussi une galerie des portraits qu'il croise dans la débîne, tel ce Boris, réfugié russe devenu garçon d'hôtel après avoir été capitaine de

l'armée tsariste. Boris, handicapé, clopine dans les rues en quête d'un travail. Orwell l'accompagne, à la recherche d'un métier de plongeur qui devrait lui permettre de retrouver une relative stabilité. A Londres, c'est avec des « trimardeurs », qui pourraient être des SDF parisiens contemporains, qu'il partage son existence errante. Dans les deux villes, il est constamment inquiet du lendemain et tenaillé par la faim. Cette faim qui « réduit un être à un état où il n'a plus de cerveau, plus de colonne vertébrale. L'impression de sortir d'une grippe carabinée, de s'être mué en méduse flasque, avec de l'eau tiède qui circule dans les veines au lieu de sang ».

« Le sujet de ce livre, c'est la misère, annonce l'auteur ; c'est dans un quartier lépreux que j'en ai pour la première fois fait l'expérience, d'abord comme une leçon de choses dispensée par des individus menant des vies plus impossibles les unes que les autres, puis comme trame vécue de ma propre existence. » Orwell décrit la vie parisienne à partir d'un hôtel miteux peuplé de punaises de la rue du Coq-d'Or où il vivait, mal, en donnant des leçons d'anglais et en vendant quelques articles à des journaux. Mais les cours commencent à manquer, les piges deviennent rares et, un jour, il se fait voler ses derniers francs. « Curieuse sensation que ce premier contact avec la "débine" [...]. Vous vous imaginiez que ce serait très simple, c'est en fait extraordinairement compliqué. Vous vous imaginiez que ce serait terrible, ce n'est que sordide et fastidieux. C'est la petitesse inhérente à la pauvreté, que vous commencez par découvrir. »

Orwell ne fait pas une description de la pauvreté, mais plutôt celle de la recherche d'un emploi qu'on qualifierait aujourd'hui de précaire. Il porte ses vêtements au clou, pêche dans la Seine et traverse le Paris prolétaire du premier quart de siècle. L'auteur nous propose surtout une étonnante description de la vie de garçon de café et de plongeur, métiers qui ne peuvent être supportés qu'en « se soûlant consciencieusement et régulièrement ». On découvre la hiérarchie des cuisines, la virtuosité étonnante des serveurs, les conventions vestimentaires, la fierté de certains et la misère d'autres. Les dix-sept heures de travail quotidien n'ont pas ruiné la santé d'Orwell. Elles lui ont même beaucoup enseigné. « Quand on se sent accablé de travail et qu'on est prêt à verser des pleurs sur son sort, c'est un bon remède que de penser aux milliers de personnes employées dans les restaurants parisiens qui abattent quotidiennement la même somme de travail, et qui continuent ainsi non pas quelques semaines, mais des années durant. »

Lassé de Paris, Orwell rejoint Londres. Il retrouve une atmosphère moins enfiévrée et reprend une vie autour des taudis de l'East End qu'a déjà présentés London. Il découvre une autre atmosphère avec une forme plus aiguë de pauvreté : l'univers des sans-abri, qu'il appelle les « trimardeurs » ou les « chemineaux ».

Avec des vêtements qui lui donnent l'aspect d'un vagabond, c'est une véritable métamorphose physique et symbolique qui s'opère. « En changeant de vêtements, j'étais passé sans transition d'un monde dans un autre. » Il vit désormais au rythme des vagabonds londoniens et attend avec eux l'entrée dans les asiles de nuit.

C'est Bozo, un de ses compagnons de misère, qui lui explique la mendicité londonienne. « Ce n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire, enseigne Orwell à ses lecteurs ; il y a un certain nombre de subdivisions entre catégories et, socialement parlant, une délimitation franche entre ceux qui se bornent à tendre la main et ceux qui essayent de donner quelque chose en échange de l'argent. Les gains réalisés par ce moyen sont eux aussi très variables. Les histoires de mendiants qui meurent avec deux mille livres cousues dans la ceinture de leur pantalon relèvent, bien sûr, de l'affabulation telle qu'on la voit s'étaler dans les journaux du dimanche. Mais, à partir d'un certain niveau, les mendiants connaissent des périodes fastes où il leur arrive de gagner convenablement leur vie pendant plusieurs semaines d'affilée. Les mieux partagés sont à cet égard les acrobates et les photographes de rue. »

Au sujet des mendiants, Orwell se déclare frappé par les représentations qui leur sont liées. « Pour les braves gens, dirait-on, il y a une différence essentielle entre les mendiants et les "travailleurs" normaux. Ils forment une race à part, une classe de parias, comme les malfaiteurs et les prostituées. Les travailleurs "travaillent", les mendiants ne "travaillent" pas. Ce sont des parasites, des inutiles. [...] Le mendiant n'est qu'une verrue sur le corps social, qu'on tolère parce que nous vivons dans une ère civilisée, mais c'est un être essentiellement méprisable. » L'auteur s'émeut de la condition des mendiants, et affirme que leur activité, pour misérable qu'elle soit, n'en est pas moins un travail. Certainement plus respectable d'ailleurs que celui d'un banquier véreux ou d'un journaliste malhonnête. La question est donc de savoir pourquoi on méprise les mendiants. Et Orwell de répondre : parce que leur moyen de vivre n'est pas « convenable » dans une société où règne l'argent.

Une singulière actualité

Orwell décrit un monde triste et dangereux, presque sans femmes, rempli d'alcool, de mépris et de violence. Certains paragraphes du livre pourraient fort bien se trouver dans des textes contemporains sur la condition des SDF parisiens ou des *homeless* londoniens. Orwell remarque que, dans Londres, c'est tout l'environnement urbain qui interdit aussi bien l'errance que le repos. « Il

est curieux de constater, s'étonne-t-il, à quel point on peut être aveugle à certains détails. Je m'étais trouvé à Londres un nombre incalculable de fois, et jamais je n'avais pris conscience d'un des vices rédhibitoires de la ville — à savoir qu'il est tout bonnement impossible de s'asseoir sans payer. »

Orwell dépasse certaines idées reçues selon lesquelles les vagabonds seraient des gens dangereux, fainéants, ayant choisi leur sort. La dénonciation de ces stéréotypes est également valable aujourd'hui. Les statistiques, au-delà de leur imperfection, sont aussi d'une troublante similitude. A Londres, au début des années 30, s'agissant des individus vivant de la charité publique, la proportion est d'environ dix hommes pour une femme. Cette proportion est à peu près la même à Paris en 1994.

Orwell suggère des pistes de réflexion étonnamment modernes sur les problèmes des vagabonds. « Il y a certainement plusieurs dizaines de milliers de trimardeurs en Angleterre, estime-t-il. Chaque jour, ils dépensent une énergie incalculable — assez pour labourer des milliers d'hectares, construire des kilomètres de routes, bâtir des douzaines de maisons — à simplement s'occuper de mettre un pied devant l'autre. » Ainsi : « Les vagabonds représentent pour le pays une colossale perte sèche, car, outre qu'ils ne travaillent pas, ils mènent une vie qui mine inexorablement leur santé : le système perd donc, en même temps que de l'argent, des vies humaines. Un plan visant à les nourrir convenablement et à leur faire produire au moins une part de leur nourriture mériterait bien d'être essayé. » Orwell propose en fait la création de fermes quasi autogérées par les vagabonds. Cette idée, qui n'est pas exempte de critiques fondamentales, se retrouve dans la littérature contemporaine consacrée au problème de l'exclusion, dans les dossiers des administrations et des associations. Orwell note que cette idée est très discutable. « Il y aurait néanmoins là un moyen d'améliorer la condition des vagabonds, sans accroître encore les dépenses de l'Assistance publique ».

Orwell pense avoir, avec le récit de son expérience, « soulevé un coin du voile dont se couvre la misère. [...] C'est un récit bien banal et j'espère qu'on lui reconnaîtra à tout le moins les mérites qu'on reconnaît d'ordinaire à un journal de voyage ».

Ce n'est pas un hasard si les textes de London et Orwell apparaissent aussi souvent dans les références et citations des recherches actuelles sur les populations sans-abri. Pour autant, ces documents ont surtout valeur de témoignage, leurs observations n'ayant ni la densité ni la rigueur qui peuvent être attendues de travailleurs sociaux ou de scientifiques soucieux de méthodologie. Orwell et London ne décrivent pas en détail, par exemple, les manières de faire la manche, de s'habiller ou de manger. Ils rendent

compte d'une ambiance et d'une atmosphère qui rappellent un peu la vie quotidienne des SDF contemporains. Toutefois, quelle que soit l'actualité de ces textes, on ne saurait pousser trop avant la comparaison. Mais avouons que le parallélisme est intéressant et parfois surprenant.

Julien DAMON

Direction Générale S.N.C.F.,
Mission Solidarité

ENTREPRISE

Ethique

publication du
CERCLE D'ETHIQUE DES AFFAIRES

Octobre 1995

Les chartes déontologiques et leur application

L'impact d'une charte déontologique – Les codes de bonne conduite
De l'éthique annoncée à l'éthique appliquée – Les principes d'action de
Lafarge – Quelle transposition en France de la charte d'un groupe japonais ?

*G. Amédée-Manesme (Cabinet CEJEF), M. Dion (prof. Québec), R. Coulomb
(Lyonnaise des Eaux), D. Hoestlandt (Lafarge), G. Levy-Bencheon (Panasonic)*

Risques et responsabilité – Éthique et droits de l'homme.

*B. Challe (SCPC), M. Agi (Arche de la Fraternité), L. Montfront (Amnesty
International)*

L'éthique de Carrefour – La charte déontologique d'Accor – Éthique et direc-
tion – Chartes ou codes ? – Éthique et transparence ? – Enseigner l'éthique.

D. Bernard (Carrefour), V. Büiring (Accor), B. Richard (V W H), Th. Jean-Pierre...

Le numéro : 70 FRF. Abonnement 1 an (2 numéros) = 100 FRF

ENTREPRISE ÉTHIQUE : 26, bd Raspail 75007 PARIS

Tél. : (1) 46 66 24 65 - Téléc. : (1) 46 66 01 56